Hab., 2 : 14). Dès lors, l'idée du mal, en ce qu'elle a de *positif* — l'être muni du « signe *moins* », l'être retourné contre l'Être ; le triomphe, chez la créature, de l'existence sur l'essence, de la *vita* (comme dit Lucrèce) sur les *vitae causae* ; le chaos posant à l'ordre — cette idée, dis-je, puisqu'elle s'objective effectivement, puisqu'elle est susceptible de réalisation concrète, puisqu'elle est un *possible*, ne peut subsister dans la solitude et l'indépendance d'un *esse a Se* : elle doit être éternellement présente à la pensée de Dieu (des exégètes anglicans ont interprété dans ce sens Isaïe, 45 : 5-7). Sinon, le mal serait absurde, contradictoire, au point de ne pouvoir jamais parvenir, non pas même à l'objectivité de la présence concrète, mais même à l'état purement subjectif de représentation intellectuelle (je ne dis pas : d'image). Dès lors, pour que l'homme créé à l' « image » de Dieu[1], c'est-à-dire capable de s'élever à la « ressemblance » de son divin Modèle[2], puisse réaliser cette similitude[3], il doit, lui aussi, connaître le mal, mais comme Dieu le connaît : le mal est alors un pur possible, voué à la non-actuation, quelque chose qui, pour l'homme, reste, et sans aucun doute toujours restera, extérieur, étranger, *hostis*[4], à jamais refusé, haïssable, vomi préalablement à toute « gustation ».

Par conséquent, manger de cet Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal — qui est *tout* « arbre » interdit (cf. entre autres, Matt., 7 : 16-18) — goûter, savourer, expérimenter, éprouver dans son agir, donc en son être[5], la différence entre le Bien et le Mal, c'est devenir capable, grâce à ce discernement, à cette connaissance qui met en jeu toute la personne en l'isolant, en la concentrant sur elle-même et en elle-même « au delà du Bien et du Mal »[6] comme un Être nécessaire[7], c'est, dis-je, devenir capable, désormais, de distinguer, dans le réel, la combinaison du Bien et du Mal et, dès lors, d'en opérer le dosage. C'est manipuler Dieu, dont Jésus affirme catégoriquement qu'Il est *le* Bien, « le *seul* Bon » ; c'est se substituer à Yahweh, tel que Lui-même définit sa nature dans Isaïe, 45 : 5-7. C'est aussi s'initier à cette connaissance discriminatrice — et comme sereinement, souverainement, indifférente — par la contemplation, la considération désintéressée, au sein de l'expérience, de l'*Erlebnis*, en elle et par elle. C'est encore connaître le Mal en choisissant de le faire, de le tolérer, de s'identifier à lui, alors même qu'on prétend le dominer par sa propre transcendance[8] ; c'est se rendre en quelque sorte connaturel

C'est la « puissance pure » à laquelle seul l'Acte Pur peut conférer l'existence, la présence objective et concrète.

1. L'hébreu porte, au lieu d' « image », *ombre*, reflet, *tselem*.

2. Avec les Pères grecs, nous distinguerons entre l'*image*, analogie de l'être, imprimée en l'homme une fois pour toutes — la nature sociale d'Adam reproduisant, comme dans un miroir, l'essence trinitaire d'Elohîm — et la *ressemblance*, analogie de l'agir, qu'il s'agit pour nous de développer en manifestant, comme des « témoins fidèles et véritables », cette « image » qu'il nous est possible d'affirmer ou de démentir par nos vies, ce « Nom » qu'il nous faut « sanctifier » (cf. Apoc., 3 : 14 ; Matt., 5 : 16 ; 6 : 9).

3. C'est le sens de la formule ambrosienne, plagiée par Goethe : « Deviens ce que tu es ».

4. Le Mal, dit à peu près Jésus, « n'a rien *en* moi ».

5. *Agere sequitur esse.*

6. *Jenseits vom Guten und Bösen*, formule de l'aséité nietzschéenne.

7. Mais *deux* Nécessaires s'excluant réciproquement, par définition, et *deux* Absolus s'avérant ontologiquement indiscernables, chacun ne peut, en cette hypothèse, qu'accaparer, au moins intentionnellement, tout l'être, *arbitratum rapinam* (Phil., 2 : 6).

8. « Connaître le bien *et* le mal », ce n'est pas simplement discriminer : Dieu, Se considérant, connaît positivement le Bien, qu'Il S'identifie, et nie, refuse le Mal, lui refuse l'accès de sa pensée. Sa connaissance même du Bien pose à la fois la possibilité du Mal et son exclusion. Mais une connaissance du Bien *et* du Mal, présentés comme des termes égaux, offerts à la pensée comme interchangeables et indifférents, mis en parallèle comme des